

Guédiguian, radical et bouleversant

PAR PIERRE VAVASSEUR

MARSEILLE, de nos jours. Lorsque l'enfant paraît sous le toit de Mathilda et Nicolas – une petite fille nommée Gloria – toute la famille se réjouit. Ce bébé incarne l'espoir d'un renouveau dans une vie qui est dure pour tout le monde. Sylvie (Ariane Ascaride), la mère de Mathilda, s'épuise comme femme de ménage et refuse de faire grève pour ne pas perdre son salaire.

Nicolas (Robinson Stévenin), le papa de Gloria, est chauffeur Uber et soigne sa mise pour être au top. Richard (Jean-Pierre Darroussin), qui vit avec Sylvie, est conducteur de bus, ce qui permet de joindre les deux bouts. Reste Daniel (Gérard Meylan), l'ex-mari de Sylvie, condamné pour meurtre et qui sort précisément de prison et se découvre grand-père. Mais une autre partition, empoisonnée, se joue en sous-main...

Tourné dans une cité phocéenne en métamorphose et sans la moindre poésie, « Gloria Mundi », qui survient dans un contexte social brûlant, est sans doute le film le plus radical de Robert Guédiguian.

Malédiction

Le scénario est en acier trempé, adouci par le personnage de Daniel, profondément humain, tendrement bouleversant, cherchant à reprendre pied en rédigeant de brefs

poèmes. On est capté, happé, enveloppé par le quotidien de ce clan poursuivi, brutalisé, par une espèce de malédiction qui lui colle à la peau. Gérard Meylan y trouve sinon l'un de ses plus grands, en tout cas l'un de ses plus beaux rôles.

■ « **Gloria Mundi** », de Robert Guédiguian, avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Anaïs Demoustier, Robinson Stévenin. 1 h 47.

COUP DE
COEUR

Ce bébé nommé Gloria incarne l'espoir d'un renouveau dans une vie dure pour toute la famille.



PROD

GLORIA MUNDI

ROBERT GUÉDIGUIAN

Une naissance, des retrouvailles familiales. Mais dans Marseille en mutation, la jeune génération a enterré la solidarité. Un terrible mélodrame social.



On ne peut pas dire que *La Villa*, aux accents tchékoviens et crépusculaires, respire l'optimisme. *Gloria Mundi* s'ouvre, au contraire, sur une naissance. Celle de Gloria, dans les bras de sa maman, Mathilda (Anaïs Demoustier), à la maternité, où les proches défilent. Il y a son mari (Robinson Stévenin), sa mère (Ariane Ascaride), son beau-père (Jean-Pierre Darroussin), sa demi-sœur cadette et le copain de celle-ci. Il manque Daniel (Gérard Meylan), le père de Mathilda, qu'elle a peu connu... Mais peu après, il sort de prison, et cherche à reprendre contact. Le repris de justice fait alors connaissance avec sa famille recomposée.

Son ex-femme et Richard, chauffeur de bus, n'hésitent pas à l'héberger. Du côté des jeunes générations, c'est plus compliqué. Sa fille, qui lui bat froid, est à cran, énervée par tout, son bébé, son boulot de vendeuse, son mari. Daniel constate que les temps sont difficiles. À part le jeune couple formé par Bruno (Grégoire Leprince-Ringuet) et Aurore (Lola Naymark),

profiteurs cyniques maquillés en néo-entrepreneurs, les autres ont du mal à joindre les deux bouts.

On est loin de l'Estaque, dans les nouveaux quartiers d'affaires (la Joliette) ou les secteurs de passage (Plombières). Dans un Marseille en chantier, qui mute, hybride, glacial. Ce manque de chaleur est raccord avec la dégénérescence sociale décrite, la disparition de la solidarité, de l'entraide. En pleine guerre économique, les habitants sont prêts à tout pour survivre.

Gloria Mundi, vingt et unième long métrage de Robert Guédiguian, est un mélodrame social, implacable et simple. Où nous touche surtout le personnage de Daniel, bloc de solitude, rêveur et mélancolique, qui écrit des haïkus. Chez lui et les deux autres forment le noyau dur historique (Ariane Ascaride et Jean-Pierre Darroussin) de l'œuvre transparent maintenant quelque chose de la vieillesse. Le trio est relégué au second plan, au profit des nouveaux de la troupe. Car c'est la jeunesse, porteuse d'énergie, que

Guédiguian filme en priorité. Il la montre multiple, arriviste ou compatisante. Instable surtout, précarisée, atomisée. Disparu, le combat collectif d'antan. Disparu, même le cocon du couple. Il ne reste que des individus sous pression, qui se font du mal et se trahissent pour satisfaire des pulsions – le cinéaste s'essaie même à des scènes d'amour crues et perverses. *Gloria Mundi* s'avère finalement d'une noirceur rageuse. — **J. M.**

| France (1h47) | Scénario: Serge Valletti, R. Guédiguian. Avec Anaïs Demoustier, Ariane Ascaride, Gérard Meylan, Grégoire Leprince-Ringuet, Lola Naymark, Jean-Pierre Darroussin, Robinson Stévenin.

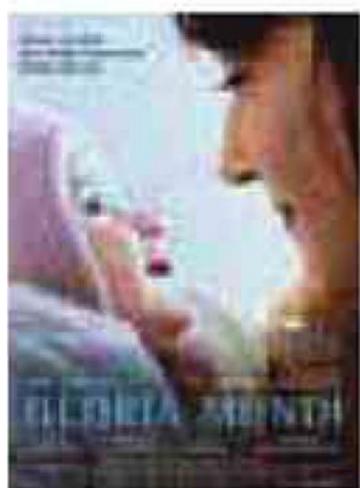
De l'émerveillement à la désillusion d'une vie chaotique (Anaïs Demoustier, Robinson Stévenin).



GLORIA MUNDI

DE ROBERT GUÉDIGUIAN.
AVEC ARIANE ASCARIDE,
ANAÏS DEMOUSTIER... 1H47.

16/20



Gloria Mundi est l'un des meilleurs films de Robert Guédiguian. Le plus déprimant également.

A Marseille,

une famille lutte pour (sur)vivre. Sylvie (Ariane Ascaride) et Daniel (Gérard Meylan) sont à quelques années de la retraite mais continuent de trimer comme des forcenés. Daniel sort de prison après avoir purgé une longue peine. Il retrouve son ex, Sylvie, ainsi que leur fille, Mathilda (Anaïs Demoustier),

qui vient de donner naissance à une petite Gloria. Tant bien que mal, ces êtres cabossés par la vie tentent de reconstruire la cellule familiale. Et ce n'est pas simple. Gloria Mundi, d'une incroyable intensité, est un uppercut.

Guédiguian enferme ses personnages dans une tragédie grecque des temps modernes. C'est d'une tristesse inouïe, mais également d'une beauté exceptionnelle (à l'image du prologue autour de la Nativité, sublime). Du grand cinéma, récompensé lors de la dernière Mostra de Venise avec le prix d'interprétation féminine

pour Ariane Ascaride. La suite aux prochains Césars ? **A. L. F.**



Anaïs
Demoustier

Diaphana

Gloria mundi de Robert Guédiguian

Le cinéaste marseillais quitte l'Estaque pour la Joliette et en fait le théâtre d'un monde qui court à sa perte. Bouleversant.

LE NOUVEAU FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN, après le magnifique *La Villa*, est très sombre. Une fois de plus dans l'œuvre du cinéaste, le récit se déroule à Marseille, mais nous sommes loin de l'Estaque. Ici, c'est la ville, avec ses rues vivantes, son trafic urbain. Nous sommes à La Joliette, l'un des quartiers les plus modernes de la ville. Le film débute par une naissance, celle de Gloria, la fille de Mathilda (Anaïs Demoustier), elle-même fille de Sylvie (Ariane Ascaride, récompensée pour ce rôle à la Mostra de Venise) et belle-fille de Richard (Jean-Pierre Darroussin). Car le père biologique de Mathilda, Daniel (Gérard Meylan), est absent depuis longtemps : il est en prison pour avoir tué un flic pendant un casse. Richard, qui est un bien brave homme, conducteur de bus de son métier, pousse Sylvie à annoncer à Daniel qu'il est désormais grand-père. Ce qu'elle fait.

Or le jour de la libération de Daniel arrive, et il revient à Marseille, sans volonté aucune de mettre le souk dans cette famille recomposée qui a vécu sans lui. Daniel, en prison, est devenu poète. Mais en arrivant à Marseille, il va aussi tomber sur une famille qui va mal. Les enfants se disputent ; la fille de Sylvie et Richard, Aurore (Lola Naymark) est maquée avec un petit entrepreneur cocaïné sans scrupules, Bruno (Grégoire Leprince-Ringuet). Mathilda est plus ou moins au chômage. Son copain (Robinson Stévenin) est devenu un chauffeur Uber et, un soir, se fait casser le bras par

des taxis. L'époque des solidarités a disparu, c'est chacun pour soi, et les deux demi-soeurs couchent avec le même homme... Là où l'on pourrait croire que Guédiguian ne s'en prend qu'à la jeunesse, il montre aussi que les parents, Richard et Sylvie, fatigués, n'ont plus la force de participer aux luttes collectives. Sylvie refuse de faire grève. Daniel va alors essayer d'arranger les choses à sa façon, de réparer le mal qu'il a fait à Sylvie et à Mathilda en les laissant seules il y a des décennies...

Sur le mode mélodramatique qui est le sien, Guédiguian décrit un monde qui va, ou même qui touche déjà, à sa perte. Un monde si perturbé que seul un homme providentiel pourra le reconstruire. Mais l'amertume de Guédiguian demeure. Il cite souvent cette phrase de *La Vie de Galilée* de Brecht : "*Malheur aux peuples qui ont besoin de héros*". Parce qu'avoir besoin d'un héros souligne l'incapacité d'un peuple à résoudre seul ses problèmes et le met à sa merci. C'est sur ce constat terrifiant, et un regard caméra qui nous regarde, nous spectateurs, et nous interroge (Vous avez vu ? Est-ce ainsi que les hommes vivent ? Ne pouvez-vous pas faire quelque chose, vous ?) que se clôt ce récit effrayant et bouleversant.

Jean-Baptiste Morain

Gloria Mundi de Robert Guédiguian (Fr., 2019, 1h47), avec Ariane Ascaride, Gérard Meylan, Jean-Pierre Darroussin, Anaïs Demoustier, Robinson Stévenin, Grégoire Leprince-Ringuet.

Le tableau d'un monde ubérisé, au bord de l'épuisement

Dans une ville de Marseille sombre et désenchantée, Robert Guédiguian filme une tribu minée par l'ultralibéralisme

GLORIA MUNDI



Il y a dans le cinéma de Robert Guédiguian une propension à la noirceur et à la tragédie qui dessine en filigrane de son œuvre un sillon inconsolable, courant de *Dernier été* (1981) à *La ville est tranquille* (2000), en passant par *Dieu vomit les tièdes* (1991), comme autant d'accès de désespoir. *Gloria Mundi*, son dernier film, reparti de la dernière Mostra de Venise avec le prix de la meilleure actrice pour Ariane Ascaride, appartient à cette veine ténébreuse, dressant un constat sans appel sur l'état de concurrence généralisée qui sévit aujourd'hui dans la société française et ailleurs. Même Marseille, le port d'attache du cinéaste, n'y apparaît plus sous le jour rayon-

nant d'autrefois, mais comme une ville froide aux perspectives bouchées, où les hautes tours, tels des miradors vitrifiés, surplombent avec arrogance les quartiers lépreux, laissés à l'abandon. *Gloria Mundi* frappe fort et juste en montrant à quel point la rationalité économique, vouée à tout envahir, s'infiltré désormais jusqu'au nœud des relations familiales, au dernier degré de l'intime.

Le film s'ouvre pourtant sous les auspices d'une promesse, celle de la naissance d'une petite fille en salle d'accouchement, au son du *Requiem* de Verdi, en guise d'hommage au cinéaste arménien Artavazd Pelechian (qui avait lui-même filmé la mise au monde dans son court-métrage, *Vie*, en 1993). Autour de Gloria sont réunies les trois générations d'une même famille, de souche

ouvrière : les aïeux, Sylvie (Ariane Ascaride) et Richard (Jean-Pierre Darroussin), les jeunes parents, Mathilda (Anaïs Demoustier) et Nicolas (Robinson Stévenin), mais aussi Aurore (Lola Naymark), la demi-sœur de l'accouchée, et son compagnon, Bruno (Grégoire Leprince-Ringuet) – peu ou prou la troupe des comédiens « réguliers » du cinéaste.

Personnage magnifique

Cette apparente unité ne tarde pas à voler en éclats, dès lors que chacun aura repris son activité, insatisfaisante pour tous. Seuls Aurore et Bruno s'en sortent bien financièrement, car propriétaires d'un dépôt-vente qui fait recette. Face à eux, Mathilda et Nicolas essuient tuile sur tuile et ne cessent de s'enfoncer, avec Gloria sur les bras.

Accordant autant d'attention à chacun de ses personnages, sans

Le Monde

qu'aucun ne prenne le pas sur les autres, le film effectue un état des lieux accablant du monde du travail, endroit d'une dérégulation infernale qui asservit le salarié à l'immédiateté des flux économiques. Sylvie et Richard, en horaires décalés, ne se croisent qu'à l'aube, sans partager le même temps libre. Mathilda erre de période d'essai en période d'essai et déclare qu'elle «ferait pareil» si elle était à la place de ses employeurs. Nicolas, chauffeur Uber, ne compte pas ses heures et ne dispose d'aucune protection sociale (un pépin ne manquera pas d'arriver).

Quant à Aurore et à Bruno, petits thuriféraires de l'entreprise, dotés au «cash» et à la cocaïne, ils s'enrichissent sur le dos des pauvres en rachetant leurs biens à vil prix. Tous ont assimilé les mots d'ordre de l'idéologie néolibérale

– Bruno se prétend un «premier de cordée» –, jouant selon les règles d'une concurrence imposée d'en haut. Ainsi les précaires sont-ils jetés les uns contre les autres, sans réaliser qu'ils partagent les mêmes intérêts de classe.

Mais ce tableau ne serait pas complet sans un regard extérieur: celui de Daniel (Gérard Meylan, complice des premières heures de Guédiguian), le père biologique de Mathilda, sortant de longues années d'incarcération et venant à Marseille rendre visite à sa petite-fille. Ce personnage magnifique, présence rendue et mélancolique, juste là pour aider les autres, leur prêter main-forte, ne partage pas le temps pressurisé des salariés, mais habite un versant repent, pacifié, de l'existence (il consigne des haïkus sur son carnet de notes). C'est à travers lui, ange gardien,

conscience du passé, figure sacrificielle, que le film prend la forme d'un mélodrame, parfois simplificateur (les petits patrons en prennent pour leur grade), mais souvent bouleversant. Mélodrame politique où le paroxysme du malheur désigne ce qui est devenu invivable dans nos sociétés, ces forces conjuguées qui laminent les individus. Les personnages de *Gloria Mundi* traînent au fond d'eux une fatigue aussi physique qu'existentielle, un épuisement qui est aussi celui de notre monde. Jusqu'à quand pourra-t-il encore tenir? ■

MATHIEU MACHERET

*Film français et italien
de Robert Guédiguian.*

*Avec Ariane Ascaride,
Jean-Pierre Darroussin,
Gérard Meylan,
Anaïs Demoustier (1h47).*



«Gloria Mundi», Guédiguian haut en colères

Dans son dernier film, le cinéaste marseillais dépeint le désarroi d'une famille modeste éclatée et tirillée entre les injonctions de réussite individuelle et le besoin de solidarité. Noir et lucide.

Par
MARCOS UZAL

Tout ce qui constitue la veine mélancolique du cinéma de Robert Guédiguian – une manière bien à lui de conférer à ses drames sociaux une dimension mélodramatique, parfois teintée de film noir –, est porté dans *Gloria Mundi* à un degré bouleversant. Le film nous touche d'autant plus que sa tranchante désillusion et sa calme colère résonnent avec notre époque. On a toujours respecté l'indépendance et l'honnêteté de Guédiguian, sans que son petit monde nous touche à chaque fois. Mais avec *la Villa*, sorti fin 2017, et plus encore avec *Gloria Mundi*, il



R. Guédiguian.

apparaît évident qu'en ces temps de libéralisme politique et de violence sociale, son cinéma est devenu plus précieux que jamais. Sa capacité à ne s'être jamais trahi, pas plus politiquement qu'en termes de fabrication des films, apparaît comme un îlot salutaire au milieu d'un cinéma français où les figures d'artisans souverains se sont faites très rares.

Gloria Mundi commence par la naissance d'une enfant prénommée Gloria, au son du *Requiem* de Verdi. «C'est comme une ouverture sacrée, nous dit Guédiguian, rencontré à Paris la semaine dernière. Au-delà de ce que l'on voit, et grâce à la musique, il se passe autre chose qui met en jeu l'humanité entière: la gloire du monde, à laquelle

on a tous droit, même si elle ne peut pas durer plus que le temps d'une vie. Après, le film montre tout ce qui s'oppose à ça, à ce que ce bébé soit tranquille et ait une belle vie.» Tout ce qui vient contredire cette grâce, c'est l'accablement d'une société impitoyable, réduisant chacun à un individualisme sans horizon.

«FIN DE L'ESPÉRANCE»

D'un côté, les anciens: Daniel (Gérard Meylan), le grand-père de Gloria, qui revient à Marseille après une longue peine de prison, où il retrouve son ex-femme Sylvie (Ariane Ascaride), qui fait le ménage sur des paquebots, et qui a refait sa vie avec Richard (Jean-Pierre Darroussin), chauffeur de bus. Incarnés par les plus anciens acteurs de la troupe de Guédiguian, ces trois-là portent toutes leurs désillusions dans la fatigue

A. PIZOLI. AFP

et la lenteur de leurs gestes. «*Les plus vieux sont résignés, sans doute après avoir mené 10 ou 20 luttes qui n'ont pas fonctionné. La fin de l'espérance à gauche, ça fait quand même presque quarante ans que ça dure.*»

Quant aux plus jeunes, la génération de leurs enfants, ils ne semblent avoir le choix qu'entre la soumission ou le cynisme. «*Je voulais décrire le comble de l'aliénation : adopter le discours de celui qui vous écrase. Comme lorsque Mathilda [Anaïs Demoustier, ndlr] dit : "Ma patronne va me virer après ma période d'essai, à sa place je ferais comme elle." Et tout cela sans que personne ne soit conscientisé. Ce ne sont surtout pas des militants politiques. Le film ne le dit pas, mais pour moi ces personnages ne votent pas.*»

Le film est d'un grand pessimisme, mais jamais d'une manière écrasante ou moralisatrice. Guédiguian semble y avoir concentré toute son inquiétude et sa rage, notamment dans sa façon de décrire la cruauté spontanée des plus jeunes. «*Je ne voulais pas que ça apparaisse comme un jugement de valeur sur la jeunesse mais, à travers eux, un jugement de*

la société actuelle, qui n'offre aux jeunes aucun moyen d'avoir des projets collectifs tout en glorifiant la réussite individuelle. Quand on veut paraître humaniste, on dit que la réussite individuelle va tirer les autres. On sait tous que quand on est arrivé en haut, la corde est coupée depuis un moment et qu'il a fallu marcher sur les autres pour en arriver là.»

Beaucoup d'éléments du récit renvoient à la littérature du XIX^e siècle, avec ses anciens au passé trouble, marqué par la délinquance ou la prostitution, ses jeunes gens sans scrupule, ses usuriers, son héros tragique. Guédiguian parvient à montrer ainsi à quel point le présent régresse, comme si les luttes et les acquis sociaux des années 60 et 70 avaient été progressivement gommés. «*Il n'y a plus d'espace, ni de parti, ni de syndicat où les gens ont envie de se rencontrer avec la conscience d'appartenir à une même communauté d'intérêt. Il en découle une absence de solidarité. La chose la plus tragique est d'avoir perdu le pouvoir que tout cela donne. Non pas le pouvoir que l'on prend sur les autres, mais un pouvoir de résis-*

tance, qui peut produire une contre-culture. Certes, il reste des actions par-ci par-là, des associations, des microprojets, des lieux alternatifs, mais ce sont des exceptions. Des lucioles, comme disait Pasolini. Il y a au moins une chose qui s'oppose complètement à ce que je dis dans le film, c'est ce qui se passe en ce moment dans l'hôpital public. Ça m'émeut énormément que tout l'hôpital, toutes catégories confondues, soit réuni pour la même cause. Si je faisais un film sur ce sujet, ce serait un film très réjouissant !»

Dans la noirceur de *Gloria Mundi*, même Marseille, déjà tant filmé par Guédiguian, devient à peine reconnaissable, si grisâtre et froid, terriblement contemporain. «*Marseille est un théâtre riche de décors dans lequel tous les modes de société que l'on a connus ont laissé des traces vivantes. Dans les Neiges du Kilimandjaro, on voit un vieil habitat villageois qui survit près du Vieux-Port de Pagnol, la calanque de la Villa existe depuis le XIX^e siècle, mais ici c'est vraiment le Marseille de 2019. Je ne voulais pas filmer à l'Estaque, qui reste un décor très villageois. On est*

allé du côté de Plombières, avec sa parcelle d'autoroute construite il y a trente ans et qui a transformé ce quartier populaire en zone sous-prolétaire. Nous sommes aussi allés filmer dans ce tout ce nouveau quartier au nom horrible d'Euroméditerranée qui résume tout.» Au milieu de cet univers glaçant et égoïste, Daniel arrache des miettes de poésie en composant des haïkus, qui apparaissent comme autant de petits contrepoids à la déréliction sociale. *«Le principe des haïkus, c'est de dire que quoi qu'il arrive, même au cœur de la pire des situations, il reste quelque chose de beau dans la vie même, des fragments plutôt qu'une ville entière ou un quartier...»* Mais la violence l'emporte, inexorable et tragique. *«Comme me le disait Darroussin pendant le tournage: "Quand on fait trop de mal au peuple, il devient méchant." Si les choses ne s'améliorent pas de manière significative, on va assister à une montée de la violence sociale et collective, qui dans le film ne reste que parabolique. Quand on brûle des Mercedes ou que l'on casse des vitrines de banques ou de restaurants sur les Champs-Élysées, je comprends ça. Que le peuple s'en prenne à des objets de luxe quand il a faim, ça me paraît légitime. Je préférerais toujours le désordre à l'injustice, comme disait Camus.»*

«COOPÉRATIVE»

Cohérent en tout, Guédiguian a créé un système de production collectif, qui lui assure son indépendance en même temps qu'une absolue fidélité à ses idées. *«Si on veut faire des films toute sa vie, il faut qu'ils coûtent ce qu'ils rapportent, c'est la seule équation économique viable. Ensuite, il y a la nécessité d'un vrai fonctionnement collectif qui, dans mon cas, se rapproche de l'idée de coopérative. Si je dis à mon équipe que, pour une raison ou une autre, je dois baisser tous les salaires de 20% sans diminuer le temps et les conditions de travail de chacun, et donc la qualité du film, tout le monde comprend. On le peut parce que dans le système que l'on a bâti entre nous, si ça fonctionne, il y a un intéressement. Tout le monde est co-bénéficiaire du film, dans une complète transparence financière. Les gens ont confiance en nous.»* En nous parlant de production, Guédiguian ne quitte pas son film et tout ce qu'il questionne: la possibilité d'une création collective face à ce qu'il appelle, en paraphrasant Marx, *«la froide circulation du dur argent comptant»*. ◆

Le présent désenchanté de Robert Guédiguian

— Dans un Marseille gris et froid, le réalisateur raconte une famille recomposée aux prises avec la violence sociale du monde d'aujourd'hui.

— Une tragédie sombre et puissante qui a valu à Ariane Ascaride le prix d'interprétation à Venise.

Gloria Mundi ★★★
de Robert Guédiguian
Film français, 1 h 47

Ce n'est pas un hasard si, à quelques semaines d'intervalle, Ken Loach et Robert Guédiguian nous livrent le même diagnostic sur l'état du monde. À savoir le constat amer du triomphe de l'ultralibéralisme avec la réussite individuelle pour seul horizon, et la destruction des dernières solidarités, y compris au sein de l'ultime refuge que constitue la cellule familiale. Dans un style très différent, *Sorry We Missed You*, de Ken Loach, réquisitoire implacable contre l'ubérisation de la société, et ce *Gloria Mundi*, qui confronte une famille modeste et recomposée avec la dure réalité sociale du monde d'aujourd'hui, se ressemblent.

Pour le cinéaste marseillais, il y a les comédies destinées à nous montrer le monde tel qu'il pourrait être, et les tragédies qui le montrent tel qu'il est. Son 21^e film, sans doute l'un des plus sombres

et des plus puissants, se classe résolument dans la deuxième catégorie. Mais, au constat quasi clinique dressé par le Britannique, Robert Guédiguian préfère les sentiments et la dramaturgie. Celle qui donne à cette chronique sociale et familiale des allures de drame shakespearien et fait de sa morale un refus de la fatalité.

Au commencement, d'ailleurs, est la vie. Le film s'ouvre sur une naissance, celle de Gloria, fille de Mathilda (Anaïs Demoustier) et de Nicolas (Robinson Stévenin). Elle réunit toute la famille à la maternité en ce jour heureux où les compliments sont d'usage. Au même moment, Daniel (Gérard Meylan), le père de Mathilda, sort d'un long séjour en prison. Son ex-femme Sylvie (Ariane Ascaride), qui s'épuise dans une société de nettoyage industriel, et Richard (Jean-Pierre Darroussin), son second mari conducteur de bus, l'invitent à revenir à Marseille et à faire connaissance avec sa petite-fille.

Mais derrière les réjouissances pointent déjà les difficultés et les rancœurs. Les jeunes parents tirent le diable par la queue. Elle,

est à l'essai comme vendeuse dans un magasin de vêtements et ne supporte pas l'autorité tatillonne de sa patronne. Lui s'est mis à son compte comme chauffeur Uber dans l'espoir de s'enrichir, mais n'a fait qu'endetter le couple. « *Nous sommes des moins que rien* », clame Mathilda qui jalouse sa demi-sœur, Aurore (Lola Naymark) et son compagnon Bruno (Grégoire Leprince-Ringuet). Eux se sont enrichis en rachetant pour une bouchée de pain les objets du quotidien que de plus pauvres qu'eux bradent pour boucler les fins de mois difficiles. Dans cette économie de la survie, ils sont ceux qui s'en sont sortis et ne cessent de se contempler dans le miroir de leur propre réussite. Jusqu'à ce que l'engrenage fatal de la pauvreté et de la violence vienne tout remettre en cause.

Dans un Marseille très éloigné de la carte postale, où les quartiers du port ont été livrés aux promoteurs immobiliers, où les solidarités syndicales ont laissé la place à la loi du plus fort, Robert Guédiguian dresse le portrait sombre d'une jeunesse perdue, reflet du monde impitoyable dans lequel elle vit. Celui où « *les dominés soutiennent le discours des*

LA CROIX

dominants» et où «*la nécessité du partage a cédé la place à ce fléau mortel qu'est la volonté de chacun de posséder ce que les autres possèdent*», explique le réalisateur en colère. À cette génération, il oppose celle des parents (la sienne),

personnages bienveillants et remplis de sagesse mais qui assistent impuissants à la défaite de tous leurs idéaux.

Dans le rôle de Sylvie, toujours digne malgré un travail éreintant, qui refuse de faire grève parce qu'elle n'a pas le choix, Ariane Ascaride, prix d'interprétation à Venise, est magnifique de retenue et d'humanité blessée. À ses côtés, le personnage poétique de Gérard Meylan, en ex-taulard réfugié dans l'écriture de haïkus, apporte la seule lumière de ce film noir et fera en sorte, par son geste sacrificiel, de briser la spirale de pauvreté et de violence dans laquelle est enfermée la famille. À la tête de sa troupe habituelle de comédiens talentueux, Robert Guédiguian, en militant jamais résigné, force parfois le trait. Mais n'est-ce pas là toute l'essence de la tragédie ?

Céline Rouden

«*Nous sommes des moins que rien*», clame Mathilda.

repères

Ariane Ascaride, fidèle interprète

10 octobre 1954 : Naissance à Marseille.

1975 : Entre au Conservatoire national d'art dramatique et épouse Robert Guédiguian.

1977 : Premier rôle au cinéma dans *La Communion solennelle* de René Féret.

1980 : Joue dans *Dernier été*, le premier film de son mari. Elle sera son interprète dans tous ses films sauf un, *Le Promeneur du Champ-de-Mars*, consacré aux derniers jours de François Mitterrand.

Elle se partage depuis entre le théâtre et le cinéma.

1998 : César de la meilleure actrice pour *Marius et Jeannette*.

2019 : Coupe Volpi de la meilleure actrice à la Mostra de Venise pour *Gloria Mundi*.

La colère noire de Guédiguian

Le cinéaste de « Marius et Jeannette » filme une nouvelle fois Marseille et ses acteurs fétiches (Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin), mais il ne radote pas. Une bonne nouvelle.

Olivier De Bruyn

 @OlivierBruyn

Depuis les années 1980, Robert Guédiguian, fidèle à lui-même, aime mettre en scène Marseille, sa ville natale, et des personnages idéalistes, souvent des anciens militants de la gauche « radicale », qui déchantent face à l'évolution politique et sociale de notre monde. Dans son nouveau film, le cinéaste a beau, une fois encore, planter sa caméra dans la cité phocéenne et diriger ses acteurs de toujours, il se renouvelle en profondeur, ce que l'on ne lui reprochera pas.

Les protagonistes de « Gloria Mundi » ne fréquentent pas le quartier pittoresque de l'Estaque où Guédiguian a situé l'action de la plupart de ses films, mais habitent dans une zone déshéritée de Marseille où, tant mal que bien, ils tentent d'échapper à la misère et à la désespérance. Sylvie (Ariane Ascaride) survit en faisant des ménages de nuit. Son second mari, Richard (Jean-Pierre Darroussin), est conducteur de bus. Quand Mathilda (Anaïs Demoustier), la fille aînée de Sylvie née d'une précédente union, donne naissance à son premier enfant, la famille se réunit autour du

berceau, mais la joie et la félicité ne sont pas au rendez-vous. Mathilda, une travailleuse précaire, s'inquiète en effet pour son avenir et

Les Echos

LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE

redoute de voir réapparaître dans son existence son père, Daniel (Gérard Meylan), qui vient de sortir de prison.

Noir c'est noir

L'homme est un loup pour l'homme, surtout quand il est pauvre... Dans « Gloria Mundi », Robert Guédiguian, à hauteur de personnages ordinaires, met en scène une famille décomposée qui subit de plein fouet la violence sociale de notre époque. Aux antipodes de ses fables humanistes, le cinéaste, dans son nouveau film, autopsie la réalité anxiogène dans laquelle se débattent ces « gens de peu », examine les mécanismes sournois de l'exclusion et, à travers le personnage de la demi-sœur de Mathilda et de son petit ami, observe l'exploitation des plus fragiles par des cyniques qui profitent du désordre ambiant.

« Gloria Mundi », à sa manière, dialogue avec le récent « Sorry, We Missed You », de Ken Loach, une autre fiction qui, avec une rigueur implacable, donnait à voir des néoprolos contraints de composer avec une précarisation devenue la norme. Robert Guédiguian, dont l'intégrale des films est rééditée en DVD (Diaphana Editions), n'a jamais paru aussi sombre et désabusé que dans ce beau et amer « Gloria Mundi » qui s'impose comme l'un des titres majeurs de sa carrière. ■

"Gloria Mundi", la belle tragédie de Guédiguian

Gwenola Gabellec



Robert Guédiguian a présenté son film à Marseille avant sa sortie demain en salles.

" *Le monde est noir aujourd'hui ! Il me semblait qu'un film noir était plus opportun face à l'absence d'espoir de notre monde en crise. Ça hurle un peu plus qu'une comédie ! Éventuellement, ça peut secouer, réveiller, émouvoir. Et, je n'arrivais pas à faire une comédie !*", dit d'abord le cinéaste Robert Guédiguian pour expliquer la nécessité de Gloria Mundi, son nouveau film sombre et mordant tourné à Marseille et qui sort demain en salles. Son " *histoire d'une famille recomposée aussi fragile qu'un château de cartes* " a été écrite avec son complice l'auteur Serge Valletti, elle fait exploser sur l'écran la fin des solidarités. " *Quand on a commencé à écrire, on a établi un squelette du scénario dans lequel on voulait décrire la société dans*

laquelle on vit, où les esclaves soutiennent le discours des maîtres et où la domination est à son apogée. C'était ça l'idée du film, avec l'envie de faire un récit presque de série B où les gens sont très caractérisés, une efficacité narrative. Mais il fallait que les personnages soient attachants, qu'on soit émus car il ne faut pas les juger, eux, mais la société qui les produit. Ils se débattent tous ", précise celui qui signe ici son 21e opus, haletant et incisif.

Une tragédie portée par son trio de comédiens fidèles : Ariane Ascaride auréolée du prix d'interprétation reçu à la Mostra de Venise, Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan. Un film aussi embrasé par la présence des jeunes comédiens qui ont rejoint la tribu : Robinson Stévenin et Anaïs Demoustier, Lola Naymark et Grégoire Leprince-Ringuet. Dans un Marseille désincarné, " *pour ce film, on s'était dit qu'il n'y aurait pas un seul plan avec une petite maison à l'Estaque* ", explique le réalisateur né à Marseille en 1953, l'artiste engagé ironise sur les discours présidentiels concernant les "premiers de cordées" : " *Voilà ce que le film dénonce, alors arrêtons d'écouter ces trucs-là !*". ■

“Gloria Mundi”, le coup de gueule de Guédiguian

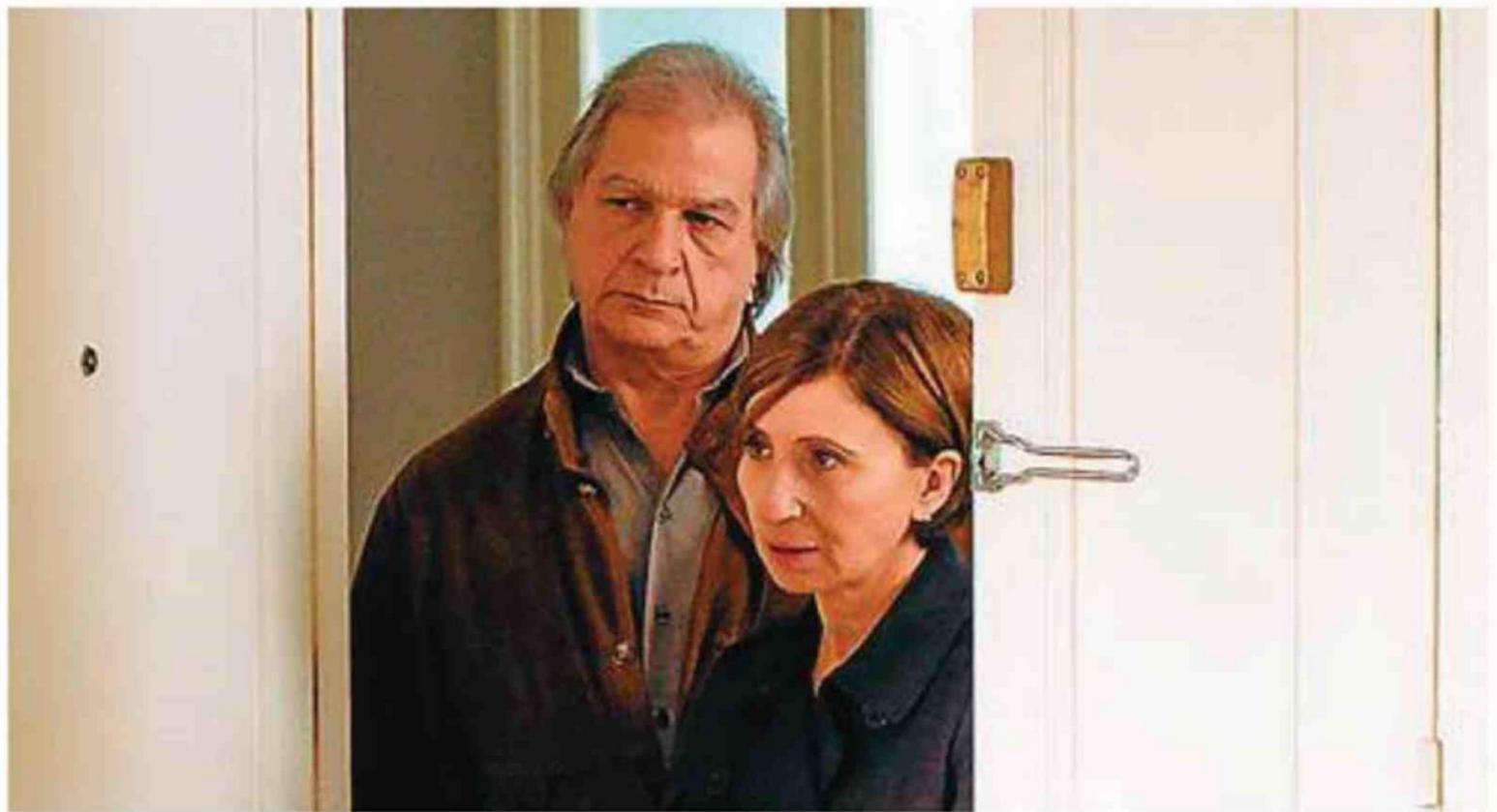
DRAME

Robert Guédiguian brosse un tableau sombre d'une société déliquescence, la nôtre.

► Film français de Robert Guédiguian avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Anaïs Demoustier, Robinson Stévenin, Lola Naymark, Grégoire Leprince-Ringuet.

À l'origine, Robert Guédiguian devait faire une comédie mais le bruit du monde lui cassait tellement les oreilles, et le moral, qu'il a fait autre chose. Diamétralement autre chose. Il a fait *Gloria Mundi*. Un film noir au sens où on l'entendait à l'âge classique hollywoodien : une chronique implacable du destin de personnages en crise dans une époque en crise.

Cela se passe donc aujourd'hui et maintenant. À Marseille mais comme pour la comédie, à l'opposé diamétral de son pittoresque. Du côté du quartier Euro-med-La Joliette et de son froid et moche entrelacs de béton, de bitume et de verre... Après vingt ans de cabane, Daniel (Gérard Meylan) va recouvrer sa liberté. Sylvie, son ex-compagne (Ariane Ascaride), femme de ménage, a depuis longtemps refait sa vie



Ici avec Ariane Ascaride, Gérard Meylan figure un ange de rédemption, témoin d'un monde en ruines. EX NIHILO

avec Richard (Jean-Pierre Darroussin), un chauffeur de bus, qui a élevé sans faire de distinction Mathilda, la fille qu'elle avait eue avec lui (Anaïs Demoustier) et la leur, Aurore (Lola Naymark). Vendeuse intérimaire, Mathilda vient d'accoucher de Gloria et avec son mari Nicolas (Robinson Stévenin), qui débute comme chauffeur Uber, ils peinent en permanence à joindre les deux bouts. De leur côté, Aurore et Bruno (Grégoire Leprince-Ringuet) s'en sortent mieux avec leur société de dépôt-vente... parce qu'ils sont sans foi ni loi.

Habité d'une saine colère (teintée d'une plus toxique amertume générationnelle) contre l'ultra-libéralisme, Robert Guédiguian rend compte dans *Gloria Mundi* de la mort de toute forme d'entraide et de décence commune par noyade comme disait Marx, « dans les eaux glacées du calcul égoïste ». Il n'est pas tendre avec les anciens qui, fatigués ou résignés, ont abandonné tout idéal collectif et réduit leur horizon à leur noyau familial. Il est plus vache encore avec les jeunes qui, dépourvus de toute articulation politique ou morale, combattent l'insécurité perma-

nente de l'individualisme en s'y soumettant toujours plus. La charge est d'autant plus terrible qu'elle s'accompagne d'une manière de travelling circulaire sur les différentes expressions de la misère contemporaine : précarisation, ubérisation, travail dissimulé, obsolescence programmée, désyndicalisation, toxicomanie banalisée, racisme ordinaire, narcissisme, cupidité décomplexée...

Rarement Robert Guédiguian aura été aussi sombre. Mais parfois la colère est bonne conseillère.

Jérémy Bernède

Un Guédiguian poignant

DRAME (1h47) de Robert Guédiguian, avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan

L'histoire



Pour les amoureux de l'oeuvre de Robert Guédiguian, Diaphana vient de publier un coffret réunissant l'intégralité de ses films.

Daniel sort de prison où il était incarcéré depuis de longues années, et retourne à Marseille. Sylvie, son ex-femme, l'a prévenu qu'il était grand-père : leur fille Mathilda vient de donner naissance à une petite Gloria. Le temps a passé, chacun a fait ou refait sa vie... En venant à la rencontre du bébé, Daniel découvre une famille recomposée qui lutte par tous les moyens pour rester debout. Quand un coup du sort fait voler en éclat ce fragile équilibre, Daniel, qui n'a plus rien à perdre, va tout tenter pour les aider...

Notre avis

Couronné à la Mostra de Venise, où Ariane Ascaride a reçu le prix d'interprétation féminine, *Gloria Mundi* est l'un des films les plus poignants de Robert Guédiguian. La performance de sa compagne ne devant pas faire oublier celle de ses fidèles partenaires : Jean-Pierre

Darroussin et Gérard Meylan, exceptionnel dans la peau d'un homme en quête de rédemption, ni les prestations solides de la jeune génération : Anaïs Demoustier, Grégoire Leprince-Ringuet, Lola Naymark et Robinson Stevenin qui s'étaient tous déjà fondus avec brio dans l'univers de l'auteur de *Marius et Jeannette*. En découle une chronique sociale, chorale et cohérente, portant également la patte de Serge Valletti, co-auteur de ce scénario, autant inspiré de la tragédie grecque que de Victor Hugo. Chose finalement rare chez le cinéaste, on retrouve des êtres égoïstes, désolidarisés face aux aléas de la vie. Une vision du monde cynique ou réaliste au choix, jusqu'au final où un geste fort, humain, vient stopper une spirale d'échecs.

En poursuivant son travail sur la lutte des classes, qui trouve ici un écho dans les mutations du quartier marseillais de la Joliette-Euroméditerranée, symbole des inégalités de la ville, Robert Guédiguian trouve un écrin parfait à son histoire. Résultat, elle sonne vraie, tout simplement. ■

Uber Guédiguian

GLORIA MUNDI

De Robert Guédiguian (France).

Avec Ariane

Ascaride,

Jean-Pierre

Darroussin,

Gérard Meylan.

Durée 1 h 47.

Genre drame.

Notre avis :

L'histoire

Daniel (Gérard Meylan) sort de prison où il était incarcéré depuis de longues années et retourne à Marseille. Sylvie (Ariane Ascaride), son ex-femme, l'a prévenu qu'il était grand-père leur fille Mathilda (Anaïs Demoustiers) vient de donner naissance à une petite Gloria. Le temps a passé, chacun a fait ou refait sa vie... En venant à la rencontre du bébé, Daniel découvre une famille recomposée qui lutte par tous les moyens pour rester debout...

Notre avis

Le compagnonnage politique et cinématographique qu'entretiennent depuis des lustres l'Anglais Ken Loach et le Marseillais Robert Guédiguian n'a peut-être jamais été aussi évident que dans leurs derniers films. *Sorry We Missed You* et *Gloria Mundi* dénoncent tous les deux l'uberisation de la société, cette nouvelle incarnation du capitalisme, qui conduit les ouvriers à troquer leurs droits sociaux si chèrement acquis contre l'illusion d'un auto-entreprenariat triomphant. Mais là où Ken Loach fait de ses héros de pures victimes du système, Guédiguian, dans ce qui est sans doute son film le plus noir depuis *La ville est tranquille*, montre qu'ils en

sont aussi les complices " On sait que le système a gagné quand les opprimés adoptent le discours des "opprimeurs" ", nous dit en substance *Gloria Mundi*. Et c'est ce que font presque tous les personnages du film.

À commencer par Mathilda (Anaïs Demoustier), jeune maman qui n'arrive pas à garder un boulot et qui comprend parfaitement que sa patronne la licencie (" C'est ce que je ferais si j'avais une employée comme moi "). Aurore (Lola Naymark), sa demi-soeur, qui croit avoir réussi parce qu'elle tient une boutique de dépôt-vente avec son mari Bruno (Louis

Leprince-Ringuet), n'en veut d'ailleurs pas comme vendeuse. Bruno, lui, monnaye sans vergogne une vague promesse d'embauche contre du sexe, pendant que Nicolas (Robinson Stevenin), le mari de Mathilda, chauffeur de VTC, se fait casser la gueule par des taxis...

Bonjour l'image de la jeunesse ! Mais leurs parents ne valent pas beaucoup mieux. Le père d'Aurore (Jean-Pierre Darroussin) laisse faire sans rien dire, et sa femme Sylvie (Ariane Ascaride, primée à Venise pour ce rôle) refuse désormais de faire grève avec ses collègues pour améliorer son sort de technicienne de surface. Tous ont de bonnes raisons et on ne leur en veut pas (à part pour Bruno, le méchant de l'histoire). Mais, alors que le film s'ouvre sur une promesse d'avenir (la naissance de Gloria), le constat d'échec est terrible pour le vieux militant qu'est Robert Guédiguian.

Heureusement, il y a Daniel (Gérard

Meylan, plus christique que jamais) qui, après de longues années d'emprisonnement, découvre ce nouveau monde avec effarement. Son sacrifice rachètera peut-être leurs fautes, à défaut de changer le cours des choses. Ainsi passe la gloire du monde ouvrier... Et demeure celle de Robert Guédiguian, qui signe ici un de ses plus beaux films.

PHILIPPE DUPUY

Navet

Médiocre

Moyen

Bon

Excellent

Chef-d'oeuvre



(Photo Ex Nihilo)



Le monde désenchanté de Guediguian



gloria mundi Daniel sort de prison et essaie de renouer avec sa fille Mathilda qui vient de donner naissance à une petite Gloria... Nous sommes à Marseille, la patrie de toujours du réalisateur de « Marius et Jeannette ». Mais plus question de fable enchantée sur la solidarité. « Le monde a changé, disait l'humaniste Guediguian lors d'une récente rencontre parisienne. Fini le combat collectif. La guerre économique est telle que les gens modestes et les précaires sont prêts à tout, même au pire, pour survivre ». D'où ce drame sombre et poignant, voire cette tragédie, qu'est ce nouvel opus appelé « Gloria Mundi ». Derrière le beau titre, l'entame lyrique et la lueur d'espoir du dénouement, Guédiguian y exprime sa colère de voir les classes moyennes s'enfoncer dans la misère. Son désespoir d'assister à l'éclatement de la famille, à l'uberisation du monde et à l'individualisme et l'amoralisme de la jeunesse que cela entraîne. La réussite de cet émouvant manifeste tient évidemment à la sincérité, à la justesse et à la nécessité du propos. Mais aussi à la présence de sa complice de toujours, Ariane Ascaride, prix d'interprétation féminine à la Mostra de Venise, à ses fidèles Gérard Meylan et Jean-Pierre Darroussin. Et à la relève : Anaïs Demoustier, Robinson Stevenin et Grégoire Leprince-Ringuet. On recommande. M. -A. B.

« Gloria Mundi » de Robert Guediguian. ■

« Avant il y avait les accidents du travail, aujourd'hui il y a les suicides »

Propos recueillis par Nicole Clodi

La chute finale

Venu à la Cinémathèque de Toulouse dont il est le président, Robert Guédiguian nous parle de son « Gloria mundi ». Avec sa gentillesse et sa passion habituelles Pourquoi avoir réalisé ce « Gloria mundi » ?

Le film est né d'une colère forte contre le monde dans lequel nous vivons qui impose une vision égoïste de la manière de vivre. Le résultat de l'ultralibéralisme, c'est cet individualisme forcené. On marche les uns sur les autres. On travaille dos à dos. Et toutes les relations – familiales, amicales, professionnelles – sont touchées. Tout ce qu'un siècle de luttes ouvrières avait réussi à faire entrer dans la conscience des hommes, la nécessité du partage, a disparu en quelques années pour rétablir ce poison qu'est la volonté de chacun de posséder ce que les autres possèdent...



C'est, sur l'humanité, votre film le plus sombre...

Non, c'est un film qui analyse les relations humaines aujourd'hui Parce qu'une analyse, même si ses conclusions sont pessimistes, entraîne une réflexion. Pour que les choses s'arrangent, pour que les gens réagissent, il faut réveiller les consciences. Montrer ce que nous sommes devenus. « Gloria mundi » dresse le constat terrible du résultat de l'exploitation de l'Homme par l'Homme et montre les désastres qu'entraîne cet égoïsme généralisé. J'appelle à une reconnaissance de classe, à une conscience que tous les gens qui travaillent ont les mêmes intérêts. Et j'espère qu'en sortant de mon film les spectateurs se diront : « ça ne peut pas continuer ainsi. » Le monde du travail est d'une férocité absolue..

C'est du chacun pour soi et du « Moi je veux plus que toi ». Avant, il y avait les accidents du travail,

maintenant il y a les suicides. Et les suicides ça veut dire que c'est l'individu au plus profond de lui – même qui est touché. C'est le comble de l'aliénation. Du temps de mon père, qui travaillait aux docks de Marseille, le seul mal qu'il avait, c'était le mal de dos. Une fatigue physique. Aujourd'hui, c'est un épuisement moral.

Le Marseille que vous filmez n'a rien à voir avec celui que vous montrez habituellement...

Je choisis toujours les décors de Marseille en fonction de la dramaturgie, de ce que je raconte dans mes films. Je suis à Marseille comme dans un théâtre et je choisis mes décors en fonction de la pièce... Ici, la ligne de force c'est l'égoïsme. Alors, j'ai tourné dans les endroits les plus contemporains. Le Marseille que je filme n'est pas celui de l'Estaque, des maisons de pêcheurs et des petites barques. C'est celui de la Joliette, qui est au centre du projet Euroméditerranée, avec des bureaux, des tours, des rues en travaux, des immeubles. C'est aussi celui du vieux Port avec ses SDF et ses migrants.

« Gloria mundi », sortie mercredi 27 novembre. ■